

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 six mois.
7 50 trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant.
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BUL-
LIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 4 mars 1865.

BULLETIN.

Plusieurs journaux prétendent que le conseil des ministres a pris mercredi une résolution à propos d'un projet d'instruction gratuite et obligatoire. Les commentaires auxquels ils se livrent sont pour le moins prématurés. Outre qu'il n'est pas vraisemblable qu'une aussi grave question ait reçu, dans les conseils de l'Empereur, une solution en quelque sorte improvisée, la perturbation qu'elle introduirait dans l'économie budgétaire, les nombreuses objections, pour ne pas dire les résistances obstinées qu'elle rencontrerait au Corps législatif et au Sénat, enfin le trouble qu'elle jetterait dans le corps primaire enseignant et dans les familles, tout conduit à mettre en doute une assertion qui ne repose probablement que sur des informations incomplètes.

Un journal de Vienne, à propos des bruits répandus dans les feuilles étrangères au sujet d'une prétendue protestation de l'Empereur Maximilien contre le pacte de famille conclu à Miramar déclare qu'il n'a été fait aucune démarche dans ce sens auprès du gouvernement autrichien.

D'après les documents transmis de Turin le déficit budgétaire du royaume d'Italie est évalué pour l'exercice courant à 207,200,746 francs. Il y aura probablement un post-scriptum à ce chiffre déjà inquiétant. Comment le gouvernement de Victor-Emmanuel pourrait-il, dans une situation si précaire ne pas insister dans la voie pacifique où il paraît être entré depuis l'ouverture des Chambres.

S'il fallait s'en rapporter à l'Index, organe des confédérés, l'esclavage qui a été jusqu'ici le seul grand obstacle à une intervention de l'Europe, n'existera bientôt plus. Chaque Etat de la Confédération a

été appelé séparément à prendre l'initiative de cette mesure. Notons en même temps que d'après l'Index, le Sud ne serait rien moins qu'abattu, malgré ses nombreux et graves échecs militaires : « Avec la concentration de toute sa force, dit-il, la Confédération entre aujourd'hui dans une nouvelle phase de la lutte, phase grosse de dangers et de malheurs pour les confiants envahisseurs. »

Les plus récentes dépêches de New-York annoncent la prise de Columbia par les fédéraux et font prévoir l'évacuation de Charleston par les secessionnistes.

Un correspondant de Washington mande à la date du 17 février dernier qu'une expédition fédérale composée d'au moins 20,000 hommes, s'organise en ce moment à Newbern, dans la Caroline du Nord; le plan est de pénétrer dans l'intérieur de l'Etat et de détruire les chemins de fer des confédérés. On dit que Stoneman s'avance de l'Est du Tennessee dans le Nord-Ouest de la Caroline afin de soutenir cette expédition.

On parle aussi de plusieurs incursions de partisans fédéraux, faites les unes dans la Louisiane, les autres en Virginie. Les partisans confédérés, de leur côté, sont pleins de confiance. Marby vient de se jeter sur Williamsburg dans le Sud-Ouest de la Virginie.

L'Office Reuter publie des nouvelles [de Saint-Petersbourg d'où il résulterait que les pays limitrophes de l'Asie centrale, depuis la mer d'Aral jusqu'au lac d'Yssik Kul, viennent d'être constitués en province sous le nom de Turkestan russe.

J. ROUBOX.

Nouvelles du Mexique.

Le ministre de la marine et des colonies a reçu de M. le contre-amiral Mazères, commandant en chef de la division navale des côtes occidentales du Mexique, des dépêches datées de Mazatlan, le 14 janvier, rendant compte des derniers événements survenus sur les différents points du littoral de l'empire dans l'océan Pacifique.

Par suite de la nomination du général mexicain Cortés au commandement militaire de Culiacan, il fut décidé qu'une escorte serait donnée à cet officier général; son départ devait coïncider avec le mouvement du général Véga, parti de Puerte à la tête de quelques troupes.

L'escorte, placée sous le commandement du capitaine de frégate Gazelle, se composait de 200 mexicains, commandés par le commandant Carmona, qu'accompagnait un faible détachement de fusiliers-marins et de tirailleurs algériens, sous les ordres du capitaine Yéran.

Cette escorte, débarquée à Altata, en arrivant près de San Pedro, se trouva tout à coup devant toutes les forces réunies du colonel Rosales; en effet, le général Véga avait été surpris dans sa marche, fait prisonnier et fusillé, et Rosales avait pu rassembler et placer dans une position très forte ses fantassins et une cavalerie assez nombreuse, contre lesquels les premiers soldats de l'escorte vinrent se heurter.

Le commandant Gazelle réunit aussitôt tout ce qu'il avait sous la main; mais les 200 mexicains, après s'être avancés de quelques pas, se débâtèrent et abandonnèrent le champ de bataille.

Le commandant, les officiers qui l'entouraient et quelques fusiliers tirailleurs firent une défense héroïque; mais, cernés de toutes parts, ayant épuisé toutes leurs munitions ne tardèrent pas à être faits prisonniers.

Le capitaine de tirailleurs Yéran et l'enseigne de vaisseau Brest ont été tués en combattant vaillamment; le général Cortés et le commandant mexicain Carmona, dont les soldats ont lâché pied, sont revenus à Altata, d'où le *Lucifer* les a ramenés à Mazatlan.

Pendant qu'avait lieu cette regrettable affaire de San Pedro, le colonel Garnier, à la tête d'une colonne de 1,000 hommes du 31^e de ligne, entra le 8 janvier, dans Mazatlan; au départ du courrier, on attendait le reste de la colonne du général de Castagny, arrivé lui-même, le 13, dans cette ville. (Moniteur.)

On écrit de Mexico au Moniteur :

Le journal de l'empire a inséré l'acte suivant qui fait revivre les prescriptions de l'ancienne législation espagnole relative aux affaires ecclésiastiques et aux rapports du gouvernement avec la cour de Rome.

Art. 1^{er}. Sont en vigueur dans l'empire

les lois et décrets promulgués avant et depuis l'indépendance, concernant l'exécution des bulles, brefs, rescrits et dépêches de la cour de Rome.

Art. 2. Les brefs, bulles, rescrits et dépêches nous seront présentés par notre ministre de la justice et des affaires ecclésiastiques pour obtenir l'exequatur respectif.

« On pense que les décisions souveraines qui doivent expliquer et compléter à l'acte du 27 décembre dernier, paraîtront prochainement et seront de nature à rassurer les consciences et à sauvegarder tous les intérêts. M. le ministre de la justice a terminé son travail sur la manière dont devra se faire la révision des ventes des biens ecclésiastiques. Ce travail est soumis au Conseil d'Etat qui va l'examiner sans délai. Aussitôt approuvée par l'empereur, l'œuvre de la révision sera poussée avec toute l'activité possible et la plus scrupuleuse équité.

« La commission mixte chargée de l'examen des créances françaises étudie les dossiers et a obtenu du gouvernement mexicain l'acceptation du principe d'une allocation d'intérêt dont le chiffre sera fixé à l'amiable.

« L'immigration étrangère continue, poursuit la correspondance officielle; il est arrivé, dans le dernier semestre, près de 2,000 étrangers, dont le tiers environ était composé de français.

« L'empereur vient d'accorder un privilège à M. le chevalier de Borvent, qui s'engage à introduire tous les ans au moins cent familles allemandes de cinq personnes, qui recevront vingt acres de terre par famille, en toute propriété, et à qui la compagnie fournira, sans rémunération, une maison, des vivres, des bestiaux et des instruments aratoires, à la condition de percevoir, à son profit, durant dix ans, la moitié des produits. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 18 février au soir.
(par le paquebot le *Saint David*.)

Le *Richmond Dispatch* annonce que Sherman a pris possession de Columbia, le 17 au matin.

Une dépêche du général Beauregard constate que le jeudi 16, les fédéraux ont bombardé Columbia du côté sud de la rivière congaree, qu'ils ont remonté cette

rivière pendant la nuit et passé les rivières Soluda et Broad le lendemain matin. Pendant le passage de la rivière, Beauregard a évacué Columbia.

« Le général Beauregard croit que la prise de Columbia nécessitera l'évacuation de Charleston et que Sherman va maintenant attaquer Charlotte ou Florence.

« Le capitaine confédéré Semmes est nommé vice-amiral, commandant l'escadre de la rivière Gaines.

New-York, 22 fev. midi (par l'Australia)

Les confédérés ont évacué Charleston qui a été occupé par Sherman. Une grande partie de la ville a été brûlée. Les confédérés se sont retirés dans la direction du Nord.

Les fédéraux se sont emparés du fort Anderson. La prise de Wilmington est attendue.

Or, 201 1/2; change sur Londres 219 1/2 à 220; coton 83. Bonds 3.

Londres, 2 mars, 6 h. du soir.

Le bilan hebdomadaire de la banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Compte du Trésor, 189-045 liv. st.; compte particuliers, 17,666 liv. st.; encaisse métallique, 201-136 liv. st.; portefeuille, 513-618 liv. st.

Diminution : Réserve des billets, 28-650 liv. st.

Montevideo, 29 janvier.

Une grande alarme règne dans la ville. On s'attend, d'un moment à l'autre, à une attaque des brésiliens et du corps de Florès réunis. Les préparatifs de défense sont poussés activement. Les affaires sont arrêtées.

Vienne, 2 mars, soir.

La Correspondance générale repousse les accusations du journal parisien la France au sujet de rigueur déployées, dans ces derniers temps, en Galicie, et d'une reprise de procès politiques et d'arrestations politiques. L'organe semi-officiel déclare que les reproches faits, à ce sujet, au gouvernement autrichien, reposent sur des faits de pure invention.

Vienne, 2 mars, soir.

La Correspondance générale, à propos des bruits répandus dans les feuilles étrangères au sujet d'une prétendue protestation de l'Empereur Maximilien contre le pacte de famille conclu à Miramar, déclare qu'il n'a été fait, ici aucune démarche.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 5 MARS 1865.
— N° 25 —
RAYMOND D'ARMENTIÈRES,
PAR
LA VICOMTESSE DE LURCHY.
CHAPITRE XV.
(Suite)
Cette communication lui parvint à l'issue du dîner. Il donna le pli à sa mère, qui, après avoir lu, le tendit à son tour au marquis. Devinèrent-ils quelque chose de la vérité? Dans tous les cas, ni l'un ni l'autre n'en firent paraître. Ils semblèrent accepter le départ de Raymond comme une des dures nécessités du métier des armes, et le nom de Clotilde ne fut pas même prononcé. Octave exprima bien le regret d'être privé de la présence de son frère à son mariage, mais le duc ne répondit que par un regard triste, et l'on n'insista point sur ce sujet.

Le cœur de la duchesse se serrait douloureusement. Quelle mère verrait sans une horrible inquiétude son fils partir pour la guerre? Cependant elle ne fit point de scène. Elle voyait Raymond tranquille et presque satisfait, elle savait d'ailleurs que ses larmes seraient superflues. Elle n'en répandit que quand elle fut seule, et encore — avouons-le — ce furent des pleurs moins amers que si Raymond, au lieu d'être le fiancé de Clotilde, avait été celui de Blanche. Elle subissait, elle pardonnait l'union avec Mlle Erneville, mais cette union n'était pas selon son cœur, elle ne pouvait s'affliger d'un événement qui la retardait. Aussi ne songea-t-elle qu'aux dangers de son fils et n'eut-elle pas une pensée compatissante pour le chagrin de Clotilde.

annoncer son départ, et le coup a été si foudroyant qu'elle est restée d'abord comme anéantie. Pas une larme, pas une parole, pas une idée nette dans le premier moment. Elle semblait ne pas comprendre, ne se rendre compte que d'une seule chose : c'est qu'elle souffrait et qu'un grand malheur l'avait frappée. Elle demeura plusieurs minutes immobile, la main à son front, les yeux fixes; puis un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine.

« Nous quitter! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir. Mais c'est impossible, n'est-ce pas, Raymond? Cela n'est pas, cela ne peut pas être vrai! »

Cette douleur émut jusqu'aux larmes M. d'Armentière, et les souvenirs des temps heureux de son amour lui revenant en foule, il prit tendrement la main de Clotilde et répondit d'une voix caressante :

« Hélas! si, ma pauvre amie, cela est vrai. Nous allons être séparés, mais passagèrement : je reviendrai.

— Peut-être, dit-elle en secouant la tête avec une morne désolation. J'ai des pressentiments sinistres.

— Clotilde, je vous en supplie, écoutez ces idées sombres. Dans quelles dispositions voulez-vous que je parte... ?

— Aussi pourquoi partir! interrompit-elle brusquement. Etes-vous obligé de surir cet ordre injuste? Ne pouvez-vous réclamer, faire valoir votre prochain mariage?

— En aurais-je le temps d'ici à demain ?

Elle le regarda au visage d'un air de

défiance.

« Est-il bien possible, demanda-t-elle lentement, que vous n'ayez pas eu avant ce soir la moindre connaissance de cette affaire ?

— Il en a été question pour la première fois ce matin; mais l'ordre ne m'est parvenu qu'il y a une heure.

— Je m'étonne beaucoup, reprit-elle du même ton soupçonneux, qu'on vous ait désigné, vous, plutôt qu'un autre. Votre général est votre ami. Il sait parfaitement que vous allez vous marier dans quinze jours. Vous ne répondez pas! Vous vous troublez! Tenez M. le duc, soyons francs; dites-moi toute la vérité : vous avez demandé vous-même à faire partie de l'expédition. »

Une sourde colère, de plus en plus mal contenue, grondait comme un tonnerre éteint dans la voix de Clotilde. Raymond continua de se taire; ce silence était l'aveu le plus éloquent. Après une minute d'attente, mince longue comme un siècle, Clotilde se leva plus pâle encore que tout à l'heure, l'œil enflammé, les narines gonflées et frémissantes. Elle fit quelques tours dans la pièce pour calmer l'agitation qui la suffoquait et lui ôtait l'usage de la parole; puis elle revint s'arrêter devant le duc, qui s'était levé aussi et la suivait des yeux avec consternation. Elle l'accabla de reproches sanglants, l'accusa de ne point l'aimer, de la sacrifier à l'ambition des grades et des honneurs militaires, à une chimère de gloire, à une vaine renommée. Enfin, dans son exaspération, ne sachant plus trop de quelle disais et ne croyant pas, la pauvre Clotilde! avoir rencontré si

juste, elle s'écria avec un amer mépris :

« Mon Dieu, M. le duc, pourquoi chercher des subtilités? Si vous avez changé d'avis, si vous n'avez plus le courage de vous mesallier, dites-le franchement; ce sera beaucoup plus digne d'un gentilhomme et beaucoup plus simple. Faut-il que la petite bourgeoise, assez sotte pour se laisser prendre aux belles promesses d'un grand seigneur, fasse son deuil de ses illusions? Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Mieux vaut encore aujourd'hui que demain. N'avez pas peur de lui porter un coup mortel. On se console de tout, la fierté aidant, et elle est assez fière, sachez-le bien, pour ne pas vouloir de votre compassion. Traitez-la en ennemie, car ils sont nos ennemis, ceux devant qui nous avons à rougir. Et si vous ne rougissez pas, M. le duc, c'est que vous êtes... »

Son accent avait une véhémence inouïe, et elle regardait Raymond d'un air encore plus insultant que ses paroles. Lui, épouvané d'abord, puis froissé et rebté de cette violence, il finit par avoir pitié de Clotilde en songeant à tout le mal qu'il lui faisait.

« Prenez garde, interrompit-il avec une gravité pleine de tristesse, prenez garde, Clotilde! Il est de ces mots sanglants qui creusent des abîmes, de ces mots qu'on oublie jamais et que nuls regrets ne peuvent racheter. N'en prononcez point qui nous séparent pour toujours.

— Vous ne souhaitez donc point une rupture? d'une voix qu'elle voulait encore rendre moqueuse, mais où perçait malgré elle un secret espoir et un tressaillement de joie. « Alors que veut dire tout